

POUVOIR ET VIOLENCE

Quelques exemples de questions philosophiques.

La violence est-elle inhérente à l'homme ?

Le droit a-t-il pour vocation de circonscrire la violence ?

Peut-on concevoir une société sans violence ?

La guerre n'est-elle qu'une violence réglée ?

La paix est-elle souhaitable à n'importe quel prix ?

Peut-on détruire le droit du plus fort ?

Toute violence est-elle politique ?

La violence est-elle nécessairement source de désordre ?

Toute violence est-elle destructrice ?

Le pouvoir, la violence et la guerre

Toutes les sociétés doivent faire face à la violence, et en particulier à ce qu'on a appelé le « crime de sang », autrement dit la violence irréversible, celle qui touche à la vie humaine et viole un tabou imprescriptible que l'Ancien Testament formule comme le quatrième commandement : tu ne tueras point. C'est le premier commandement qui touche à la vie sociale après les trois premiers, qui concernent la relation avec le Dieu d'Israël.

Comment les sociétés affrontent-elles la question de la violence ultime, comment la conçoivent-elles, la régulent-elles et comment organisent-elles une réponse juridique capable de l'endiguer ?

Cette réponse d'une société donnée à la violence sans retour n'est pas immédiatement ni nécessairement une réponse en terme de « droit » objectif, celui qui nous apparaît dans les sociétés policées pour parler comme Kant. Le droit lui-même a une histoire, et cette histoire nous « informe » au sens plein du terme. Ainsi, les tragédies d'Eschyle peuvent se voir comme une mise en scène de la naissance du droit.

Le désir de pouvoir s'exerce selon deux grands axes : sur les autres hommes et sur le monde. Comment l'homme acquiert-il un pouvoir sur les autres hommes ? Raymond Aron, qui posait que le travail et la guerre sont des activités contrastées et complémentaires disait que « *l'homme vise à la maîtrise sur la nature et sur son semblable* » et que peut-être il désire « *d'autant moins dominer son semblable qu'il manipule mieux les forces naturelles* » (*Penser la guerre*, vol II) ? Rien n'est moins sûr. Pessoa voyait deux moyens principaux : par l'oppression ou par la séduction. Il existe quatre moyens d'obtenir quelque chose, objet ou information qui permette d'asseoir sa domination sur autrui : par ruse, comme Ulysse, par science, comme Asclépios, de haute lutte comme Héraclès, champion de la force virile, ou par incantation, c'est-à-dire par magie, comme Orphée.

On le voit, le problème de la violence, quelle que soit sa nature (ruse, violence réglée, violence rituelle, violence légitimée ou violence anomique) est autant une question d'anthropologie que de philosophie.

Comment la philosophie pose-t-elle le problème de la violence ? Elle le pose aujourd'hui presque nécessairement en lien avec le champ du politique. La violence individuelle est abandonnée à la psychologie. Penser la violence semble même une sorte d'obsession actuelle, (héritage aussi de l'impact de Michel Foucault sur la philosophie). Mais anthropologie comme philosophie ont l'une et l'autre éliminé de leur champ de vision comme de leur outillage conceptuel une notion centrale : celle de nature humaine. Or, la question de la violence ne saurait se poser, au moins anthropologiquement, sans une certaine conception de la « nature humaine ». Car nous le savons tous, le premier des droits, c'est celui du plus fort. Et tout homme, parce qu'il a été un jour en face d'un plus faible, a pu connaître la tentation d'en abuser. Tout homme a eu à affronter sa propre violence intérieure sauf à la rejeter systématiquement sur l'autre, sur la société, les circonstances, son héritage familial ou sociétal. Tout homme un peu homme a eu à affronter et doit affronter chaque jour cette question : comment ne pas devenir violent dans un monde brutal, inique, voire pervers ?

Ce que dit le mythe sur la violence

Dans sa longue histoire, la pensée humaine s'exprime d'abord de façon mythique, en faisant appel aux images. Les mythes sont la trace antique de cette pensée encore balbutiante et semi-consciente dans sa quête de sens. Ce sont les mythes qui transportent et transmettent l'idée de l'homme que toute société ou civilisation véhicule. Ils sont le récit de la capture d'un sens enveloppé dans le discours lui-même et à ce titre ils représentent un outil de connaissance de la nature humaine, et sans doute même une des sources principales de connaissance des profondeurs de l'homme, une sorte de document anthropologique, en quelque sorte, « innocent ». Les Anciens racontent des histoires pour s'expliquer, ou tout simplement pour se faire plaisir, ou pour dire ce qu'ils sont, mais un peu comme un rêve, un rêve collectif, partagé et qui va connaître aussi des modifications au fur et à mesure de l'histoire des hommes et de la pensée.

Quelle que soit la nature de cette inspiration, toutes les civilisations ont un corpus de mythes. C'est un fait propre à toute l'humanité. Le mot lui-même vient du grec, *mythos*, qui veut dire récit, et qui s'oppose curieusement au mot *logos*, qui signifie aussi récit, mais récit rationnel.

En Grèce les plus illustres conteurs sont Hésiode ou Homère. Ils constituent la Bible des hommes de cette époque. Mais les mères ou les nourrices aussi racontent ces histoires à leurs enfants et Platon, qui pourtant vénérât Homère, ne s'y est pas trompé. Aussi chassait-il les poètes de la cité parfaite parce qu'ils transmettent les grands *patterns* de conduite, et font concurrence au « Législateur », celui qu'il juge seul habilité à donner les Lois de la Cité dans ce récit encore enveloppé de rêve qui s'appelle la *République*.

C'est à la philosophie, entendue comme un discours rationnel, de s'emparer des images mythiques et d'en donner une explication, une intelligibilité. Platon le fait ! Il exploite le mythe de l'Atlantide dans le *Timée*, le mythe d'Ion pour expliquer l'inspiration poétique ou encore le mythe de Prométhée pour raconter quelque chose de « l'origine » de l'homme - (et non du feu, contrairement à l'appréciation commune).

Le mythe est donc une parole au statut particulier, - heuristique et énigmatique - une parole qui a du sens, mais ce sens nous est inconnu. Le mythe va déclencher la recherche de ce sens même. Il se présente comme un récit qui raconte des origines, celles du monde, celles de l'homme, ou celles d'un lieu significatif, la ville de Thèbes

par exemple, (on parle alors de mythe étiologique). C'est un langage énigmatique qui s'adresse d'abord à l'imaginaire, à la profondeur de l'homme, à ce qu'on appelle l'inconscient. Il est constitutif de l'expérience humaine parce que l'homme ne peut vivre sans parler de sa vie, de son existence, au niveau individuel comme au niveau collectif. Le mythe va nourrir non seulement l'âme individuelle, mais le récit collectif. Dans l'interprétation moderne, il figure des événements psychiques, sous forme d'histoires. On peut les interpréter comme étant fondées historiquement, et c'est l'évhémérisme, ou comme étant la projection dans des images historiques de l'inconscient profond.

Si les archéologues sont très attentifs aux rituels funéraires, ce n'est pas parce que c'est le seul rituel de l'humanité, mais c'est parce qu'il est le seul qui laisse des traces. Les tombes s'effacent moins que les archives des actes de mariage ou de naissance. L'interprétation habituelle, c'est que les hommes croyaient en un au-delà. Qu'en savons-nous ? pas grand-chose. Qu'il y ait des rituels funéraires suppose que les hommes parlaient, car un rituel sans parole est strictement impossible. Et cela signifie tout simplement que le corps humain était honoré comme lieu de parole jusque dans la mort. Si la spécificité humaine, c'est la parole, alors on ne peut pas quitter un de ses compagnons qui vient de mourir sans rien dire. Il n'est pas une chose qui tombe et qu'on oublie. Il faut une cérémonie de gestes et de paroles pour l'accompagner jusque dans la mort.

Les mythes nous disent-ils quelque chose de la violence ? Oui. Les mythes grecs, admirables à plus d'un titre, racontent toute une théogonie, un combat des Dieux ou des Titans sur trois générations qui disent quelque chose de comment la Grèce archaïque concevait la notion d'ordre et le commencement de l'univers, mais aussi la genèse symbolique du droit et l'idée de loi, entendue comme de grandes régularités cosmiques. Les mythes grecs sont un peu comme les livres de médecine, ils constituent une leçon de psychopathologie au niveau de l'humanité même en nous montrant en quelque sorte *comment ça se passe quand ça ne va pas bien*, quand et comment la vie psychique humaine se dévie et finit par donner des fruits tragiques. Ils racontent la difficulté de vivre des hommes.

Ils racontent aussi les questions de la violence. Comment les fautes des pères sont portées par les fils, dans une sorte de solidarité organique (*l'Orestie*).

Mais aussi comment l'homme s'affronte à des forces plus hautes que lui : c'est le mythe de Prométhée.

Les sources sont modestes: quelques dizaines de vers dans la *Théogonie* et les *Travaux* d'Hésiode, et de brèves notations dues aux mythographes antérieurs.

Platon rapporte le mythe avec force détails. Avant de créer l'Homme, cet étourdi d'Épiméthée distribua tous les dons et les meilleurs aux animaux : force, rapidité, courage et ruse, plume, poil, ailes ou coquille et ainsi de suite, si bien que plus rien de bon ne restait pour les hommes, plus d'enveloppe protectrice ni qualité d'aucune sorte propre à leur permettre de lutter contre les animaux. Trop tard comme toujours, Épiméthée regretta son erreur et appela son frère à l'aide. Prométhée prend alors la suite de la création et élabore un plan tendant à assurer la supériorité de l'espèce humaine. Au lieu de mobiliser les pouvoirs que, comme tout immortel de haut parage, il détient, il se rend auprès d'Athéna et la prie de le faire entrer secrètement dans l'Olympe. Ce que lui accorde la déesse. Là, il se comporte comme un vulgaire casseur. Il allume une torche au char de feu du Soleil et en détache un morceau de braise incandescente qu'il glisse dans la tige creuse d'un fenouil géant. Puis, éteignant la torche, il s'enfuit.

C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Epiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Epiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution: " Quand elle sera faite, dit-il, tu inspecteras mon œuvre." La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, ils donnent aux uns la force sans la vitesse ; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité; à certains il accorde des armes; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. A ceux qu'il revêt de petitesse, il attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par là même. Bref, entre toutes les qualités, il maintient un équilibre. En ces diverses inventions, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propres à chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vides de sang. Ensuite, il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes de la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. A ceux-là, il donna une postérité peu nombreuse; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Epiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière.

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, - car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service, - puis, cela fait, il en fit présent à l'homme.

C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa: celle-ci en effet était auprès de Zeus; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus: en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables. Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaïstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaïstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol ».

Zeus riposte et organise les représailles. La punition est sévère et se fait en plusieurs temps : d'abord la fabrication de Pandore, l'Eve des Grecs, dont « est sortie la race,

l'engeance maudite de femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels »¹. Pour faire bonne mesure, il l'envoie à Epiméthée, dûment escortée par Hermès. Prévenu par son frère, l'autre s'excuse et refuse le présent : « ce piège profond et sans issue destiné aux humains ».

Zeus fait alors enchaîner Prométhée, sur le Caucase, où il va rester quelque trente mille ans. Pendant tout ce temps, un vautour fils de Typhon et d'Echidna lui dévore le foie, qui repousse avec constance. Seul pareil supplice était susceptible de venger l'affront fait à Zeus par l'insolent.

Eschyle nous montre le Titan rivé directement à un rocher, au moyen de chaînes et de crampons métalliques. La pièce commence avec l'entrée de Pouvoir et de Force (*Bios et Kratos*) qui accompagnent Héphaïstos, contraint en tant que fils de Zeus de river son « frère » sur l'à-pic ». *Kratos* et *Bios* (Pouvoir et Force) amènent le Titan prisonnier là où il va être enchaîné sous leurs yeux.

Le mot *Kratos* signifie en grec puissance, domination et pouvoir, le pouvoir par lequel Zeus règne sur les dieux et les hommes. Ce pouvoir est donc sinon légitime, du moins parfaitement « légal ». *Bios* au contraire est la force violente, la contrainte. Ces deux figures ne sont pas là pour accompagner Héphaïstos ; elles sont là pour le *contraindre*. Héphaïstos doit procéder à une action qui lui répugne : d'abord il lui enchaîne les deux bras, puis lui enfonce bien fort dans la poitrine « la dent d'un coin d'acier ». *Pouvoir* l'incite à se mettre vite à l'ouvrage de peur que Zeus ne le voie oisif : « tape encore, serre mieux ». *Pouvoir* ne ressent aucune compassion : « il n'a là que ce qu'il mérite ». Héphaïstos va ensuite lui ceinturer les reins, lui cercler les jambes et les lui cercler de telle sorte que l'entrave entre dans ses chairs.

Héphaïstos est meurtri de ce qu'il fait mais il est soumis à Zeus.

Prométhée est donc du côté de la force par sa naissance et ses liens de nature. Mais par ses actes, il entre dans un tout autre ordre, celui de la justice (celle qu'il rétablit en réparant la faute de son frère). Et il entre aussi dans l'ordre de la décision libre en désertant le camp de ses frères les Titans.

¹ Théogonie, V, 591-592